

• 1^{ère} et 2^{ème} phrases :

Avant le double-point : reprise très simple du titre ; mais après le double-point, le thème du vol est aussitôt problématisé, amplifié : c'est le monde entier qui est « cambriolé », et remplacé (« simulacres ») ! Qu'est-ce que cela signifie ? C'est fantastique ? C'est un conte ?

Et justement, la 2^{ème} phrase, nominale, lapidaire, interrogative, hisse le thème du vol à la hauteur d'une hypothèse théologique, métaphysique – et angoissante : « Dieu le receleur ? ».

Cette interrogation, jointe au « peut-être » de la 1^{ère} ligne, annonce en tout cas un roman du questionnement.

• 3^{ème}, 4^{ème}, 5^{ème} et 6^{ème} phrases :

Des précisions narratives apparaissent : un lieu (le « bord d'un fleuve », « à Saint-Sauveur » : c'est nantais) ; un personnage, avec un début d'identité : c'est un enfant, prénommé « Samuel » (tiens ! cela rime avec Michel...), élevé par ses grands-parents, modestes (« concierges dans une cartonnerie ») – où sont les parents ? –, et qui semble être le voleur : « un subtil trafic » – mais trafic de quoi ? Suspense. L'identité de ce héros est elle aussi très vite problématisée : Samuel est attardé (c'est-à-dire ?), en tout cas il s'annonce comme un héros du décalage, de la marge (« en retard, cancre à l'école », « lent, incapable de comprendre », « débile, innocent ») ; identité problématisée aussi par les « origines » : une grand-mère « égyptienne », mais ce n'est pas l'Égypte de l'Afrique ; c'est celle des « gitans vagabonds », de la Bohême (c'est-à-dire l'Europe centrale), et des « grands chemins ». Ainsi tout se brouille : la Loire et le Nil se superposent, mais ce n'est pas le Nil qu'on connaît. Et de nouveau, le réel échappe, la phrase nous emporte ailleurs, par la métaphore filée (« harnacher », « jeter une selle ») de la chevauchée sur le vent.

• 7^{ème} phrase :

« Samuel a un secret » : nouveau suspense, qui s'accroît d'être précisé : « cette fameuse fumeuse croyance des voleurs » : fameuse, vraiment ? fumeuse, c'est-à-dire ? et croyance à quoi ? En tout cas, une croyance magique, comme le suggère une nouvelle métaphore, qui transforme la vie en tempête maritime (« *surnager* [...] dans le temps *démonté* »), que le voleur aurait le pouvoir d'affronter, de dompter.

• Phrases 8-10 :

Trois questions sans réponses : quel est le genre de ce livre qu'on va lire ? quel est le rapport entre le réel et l'imaginaire ? entre la vérité et le mensonge ? Le roman met tout en doute.

• Phrase 11 :

Ultime métaphore, saisissante : l'« authentique », c'est la « fumée » (préparée par « fumeuse », juste avant) – autrement dit l'insaisissable ! Et cette fumée naît de surcroît d'une autre métaphore, qui fait implicitement de « notre héros » un criminel, un forçat (marqué « au fer rouge ») – mais un criminel du temps, puisque c'est « la brûlure du présent » qu'il a sur la peau.

Et la fin de la dernière phrase de ce texte, est en fait la première phrase du roman : cela conforte l'importance du temps, dans *La Croyance des voleurs*, avec le mot « éternité » ; et cela fait de la fin (de cette page) un départ, un commencement – vers l'aventure de la lecture qui nous attend.

→ Multiplication de métaphores qui multiplient le suspense, le mystère, l'incompréhensible – ou du moins le à peine compréhensible... Texte qui appelle un lecteur curieux, ou mieux : un « lecteur pensif », comme dit Victor Hugo, puisque chaque phrase semble cacher un secret.

→ Et quatrième de couverture qui signale aussi le goût de la prosodie, c'est-à-dire de l'écho : cf. « fameuse fumeuse », « hasards hagards ». Il faudra donc aussi aiguïser notre *écoute intérieure*.